

# UNE VISITE A MISTRAL

## I

Les Daudet et Tarascon. — Le Pré de Beaucaire et sa foire. — Les chevaux de la Camargue. — Les montagnes de Provence. — La plaine Bordelaise et celle d'Arles. — Le ruisseau de Maillane et la chanson des vanniers. — Un Mistral millionnaire. — La plaine Arlésienne dans l'antiquité. — Arrivée à Maillane.

Il est à croire que les Tarasconnais ne m'offriraient pas à boire, et ne me seraient guère accueillants, si je me recommandais de lui ou de son père disais-je, au printemps dernier, à la fille d'un Ancien Président de notre République, aussi artistement experte à produire un attrayant ouvrage littéraire, que son mari à donner une œuvre de haute portée philosophique, assise à table auprès de moi.

Nous déjeunions dans une ancienne Abbaye, auprès de Versailles, chez une femme qui manie aussi habilement la plume que les autres l'aiguille, auteur de nombreux livres appréciés. Un jeune homme, fort et bien musclé, à l'allure hardie, faisait du Gouvernement une satire des plus pimentées, montrant surabondamment qu'il en était l'adversaire. Je ne le connaissais pas, et ma voisine venait de me dire qu'il se nommait Léon Daudet. Ainsi fis-je la connaissance du fils de ce Provençal illustre, de cet auteur délicat et talentueux, qui a écrit, parmi tant d'autres brillantes œuvres, la nouvelle fameuse, moins que demi-exacte: Tartarin de Tarascon. Digne fils d'un tel père, il rivalise avec lui, à en juger par son dernier livre: La Lutte, que j'ai lu avec un réel plaisir.

Au cours de mon déjeuner solitaire, à l'hôtel des Empereurs, à Tarascon, je me disais que depuis que Tartarin ne l'épouvante plus, et a cessé de le pourchasser, le gibier, au moins le minuscule, est revenu nicher dans la contrée.

Les culs blancs, comme on les appelle (ne vous en déplaise), délicats et dodus, que je mange avec plus de plaisir qu'alouettes ou perdreaux, en sont la preuve.

Le Rhône coule à mes pieds. J'aperçois au delà du fleuve ce fameux Pré de Beaucaire dont la renommée s'est étendue si loin, où se tenait, tous les ans, du premier au dernier jour de Juillet, cette foire fameuse, plus célèbre que notre Saint-Urbain d'Aurillac, où marchands de toute espèce, bateleurs et musiciens de tout acabit, truands et ruffians de tout poil, se donnaient rendez-vous, où menu peuple, riches bourgeois et grands seigneurs accouraient des contrées les plus lointaines, les uns pour faire du commerce, les autres seulement pour y festoyer, tous pour y chercher amusement ou profit.

Ce temps-là n'est plus. Les chemins de fer, les usages actuels ont détruit ces coutumes évanouies, aussi radicalement que les démolisseurs qui ont saccagé les Arènes et le Théâtre d'Arles, que je visitais ce matin, dès l'aurore.

Combien de villes où s'accumulaient jadis trésors et richesses, surpeuplées comme les ruches d'abeilles, commerçantes et opulentes, sont aujourd'hui semblables aux Aliscamps, cimetière abandonné, corps sans âme d'où la vie s'est retirée! Il en est de même de nous, pauvres humains! Jeunes, nous faisons grand bruit, voulons tout entreprendre, dédaigneux des obstacles, barrières ou fossés, à notre ambition, toujours pressés de faire davantage, désireux d'atteindre plus haut. Les cheveux grisonnent, les jambes s'affaiblissent, la vue baisse; il faut alors s'asseoir au carrefour du chemin, meurtris et blessés, telles ces antiques colonnes d'Arles qui ne tiennent debout qu'à force de crampons et d'étais!

Je n'en suis pas encore là, grâce à Dieu! Rien que le spectacle de la sortie de la Grand Messe, m'a émoustillé comme un jeune marié; et, si ma voiture n'était là, à m'attendre, volontiers je m'attarderais à lorgner femmes et filles Tarasconnaises qui, groupées sur la place, font un brin de causerie, avant de reprendre chacune le chemin de sa maison.

Il est vraiment gentil, l'attelage qui me mènera à Maillane. De petite taille, mais le rein solide, les jambes fines et nerveuses, l'œil vif, les naseaux au vent, ces chevaux semblent justifier l'opinion de ceux qui prétendent que cette race chevaline est originaire d'au-delà des mers, venue d'Afrique, acclimatée depuis plus de deux mille ans dans cette île du voisinage qui s'appelle la Camargue, depuis que le Général romain Caius Marius, la sillonna de fossés pour la dessécher. Des milliers de chevaux y paissent encore aujourd'hui sans connaître l'écurie ni le caveçon, animaux sauvages qu'il faut capturer jeunes poulains, pour les pouvoir dresser. Ils le sont à peine les deux qui me vont conduire! Vifs comme des chevreaux, ils s'élancent avec la promptitude d'un lièvre. Dieu préserve de rencontrer dans ces parages les brusques tournants de nos côtes Auvergnates; ces deux diabolins m'auraient vite jeté dans les fossés!

Combien il faut se méfier des opinions toutes faites!... Il est convenu et l'on répète volontiers que la Provence, pays au sol blanchâtre, brûlé de soleil, ne produit qu'olives, raisins et figues, sans qu'il y pousse un brin de gazon, sans aucun de nos arbres aux feuilles d'un vert si beau, terre enserrée dans sa ceinture de montagnes pelées, nues et sèches, où chante à profusion la cigale, mais où l'on ne trouverait pas même un poil de bouc.

En ce qui concerne les montagnes, j'y souscris; l'opinion accréditée est plus que justifiée. La terre ne doit pas atteindre un prix élevé, l'étendue d'une course de lièvre! Que feraient nos pauvres vaches, si elles devaient se nourrir sur ces pentes abruptes, brouter aux cimes rocheuses de ces pics! Elles seraient vite taries et ne pourraient jamais mettre bas leurs petits!... Ne parlons donc pas des montagnes Provençales; si jamais je m'égare, sûrement ce ne sera pas là qu'on me retrouvera! Avant-hier j'ai fait étape chez un ami, à Valence, et de là chez l'Archevêque de Rouen, en son château de Saint-Emétéri, voisin d'Avignon; les Cévennes sont aussi incultes que les Alpilles, un pauvre âne lui-même n'y trouverait rien à glaner! Mais, en revanche, il est difficile de rêver terre plus plantureuse, plus grasse et plus désirable que la plaine Arlésienne qui s'étend de Tarascon à Maillane...